

P. VERLHAC

---

# Petite Guerre

Prologue en Vers

dit par M<sup>lle</sup> RENÉE DIARD, au théâtre de Brive, à la soirée  
patriotique du 27 mai 1916



BRIVE

IMPRIMERIE ROCHE, AVENUE DE LA GARE

1916



14283 67 61

## Petite Guerre

---

Vous qui venez ici, laissez toute espérance  
De pouvoir vous dire en sortant :  
« J'ai baillé, mais je suis content  
De m'être — embêté — pour la France. »  
Non, l'ennui ne va pas venir ;  
Car on vous servira mainte attrayante chose,  
Musique, chansons, vers et prose,  
Moi que sais-je ? à n'en plus finir.  
Et vous applaudirez les aimables artistes  
Dont le talent n'est jamais pris de court ;  
Et qui vous tiendront tour à tour  
Des propos gais, des propos tristes,  
Mais surtout des propos exaltant votre espoir  
Et votre culte de la France,  
Si forte malgré la souffrance,  
Si belle sous son voile noir !

O France admirable, ô patrie  
Que les barbares ont meurtrie  
Mais s'épuisent à terrasser,  
Conserve en toi ta foi profonde :  
Jamais de la carte du monde  
Leurs doigts ne sauront t'effacer.



Terre de la valeur sereine,  
Terre de Jeanne la Lorraine,  
De Bayard et de Du Guesclin,  
Terre où germe dru comme l'herbe  
Des grands exploits la fleur superbe,  
Ils ne verront pas ton déclin.

Terre de la grâce infinie,  
De l'élégance et du génie,  
Du goût sûr et du clair savoir,  
Malgré leur morgue coutumière  
Jamais sur ta pure lumière  
Ils ne poseront l'éteignoir.

O terre fraternelle, ô terre  
Où la bonté que rien n'altère  
Agit et méprise la peur,  
Terre de la charité sainte,  
Où la femme calme la plainte  
Du blessé qui souffre ou qui meurt,

Mère des cœurs loyaux et braves,  
Contre les méchants que tu braves,  
Pour les faibles que tu secours,  
Malgré les chocs de la tempête,  
Impavide et dressant la tête,  
O France, tu vivras toujours !

Bon ! me voilà partie, et vous, public affable,  
Vous êtes trop courtois pour oser m'arrêter.  
Tant pis ! avant de vous quitter,  
Je veux vous conter une fable.

Au temps où, mal civilisé,  
Vêtu de peaux et point rasé,  
L'homme encore ne comptait guère,  
Les insectes faisaient la guerre.  
Leurs étendards, c'était l'aile des papillons.  
Les courtilières, les grillons,  
S'occupaient aux travaux de sape.  
Des fourmis les noirs bataillons  
Formaient une mouvante grappe  
D'infanterie apte à tous les assauts.  
Les grands faucheux et les carabes hauts  
Sur pattes, cuirassés de bronze aux teintes vertes,  
Chargeaient en escadrons alertes.  
Le fracas était-il bien effroyable ?... Non.  
On n'avait fusil ni canon,  
Car il n'existait point de tête assez lucide  
Pour avoir inventé la poudre .. insecticide.  
Mais c'étaient des combats de pinces et de dards,  
D'antennes et de mandibules,  
Survolés par les libellules  
Dont l'œil inquisiteur, restreignant les hasards,  
Des mouvements tournants pénétrait les arcanes,  
Cependant que ces gros lucanès



Que nous nommons des cerfs-volants,  
Zeppelins précurseurs, sur les belligérants,  
Leurs compagnes et leurs enfants,  
Lâchaient, comme explosifs, des fruits de balsamine.  
Et comme, lorsqu'ainsi l'on s'extermine,  
Cela ne va pas sans blessés,  
Ceux-ci, chaque soir ramassés,  
Étaient évacués en cohortes dolentes  
Que loin du front, vives et bienveillantes,  
Les abeilles filles du ciel  
Pansaient avec la cire et nourrissaient de miel.  
Et pour se procurer ce baume essentiel  
Elles faisaient aux fleurs des visites nombreuses,  
Et les belles fleurs généreuses,  
Les fleurs, parure de l'Eden,  
Leur donnaient sans compter tout l'or de leur pollen.

Eh bien ! rien n'a beaucoup changé depuis la chose.  
Récapitulons au galop :  
Les combattants, hélas ! nous les connaissons trop.  
Les blessés ont ici le gîte qui repose.  
Nous qui faisons pour eux nos efforts les meilleurs  
Et bourdonnons à vos oreilles,  
Sollicitant vos dons, nous sommes les abeilles,  
Mesdames, et c'est vous les fleurs.

20 Mai 1916





